

Chapitre 6

La logique en argumentation

Toute pensée, toute parole s'articule autour de règles de logique. Accorder une attention particulière à ces règles, ne serait-ce qu'une fois dans notre vie, c'est se donner toutes les chances d'améliorer la qualité de nos pensées, c'est-à-dire de nos arguments et de nos raisonnements. C'est ce qu'Hélène Laramée nomme l'autonomie intellectuelle.

« L'autonomie intellectuelle exige que nous quittions les habitudes qui consistent à porter sur tout des jugements spontanés, à répéter sans pouvoir le justifier ce que l'on dit dans notre entourage et à obéir (ou à désobéir) sans réfléchir à ce qu'on nous a appris ; elle exige que nous répondions à l'invitation des philosophes à remettre en question nos opinions et à apprendre à penser correctement par nous-mêmes.¹ »

Hélène Laramée

Les philosophes de la nature vus plus haut, sans encore s'intéresser à la logique comme discipline, ont tout de même dû passer par elle pour organiser leurs théories. Comme beaucoup, ils « passaient » par la logique sans s'en rendre compte. Par contre, constatant que c'est là l'outil indispensable à toute enquête cohérente sur la réalité, les philosophes n'ont par la suite eu d'autre choix que de s'y intéresser. De toute évidence, elle joue un rôle fondamental : organiser la pensée, soutenir et valider des idées.

« L'ordre logique tient à la construction des propositions aux formes et à l'ordre du langage qui est pour nous l'instrument de la pensée et le moyen de la manifester. »

Cournot

La philosophie, qui explore les idées et en crée, se promène dans l'abstrait, dans des définitions, dans des concepts, etc. Ici, nul besoin d'outils tel un microscope ou un télescope. Seule la capacité de bien articuler un langage, ses règles de logique, ses connecteurs, peut outiller un philosophe. Mais attention, la logique n'est pas que pour les philosophes. Pour atteindre une meilleure autonomie intellectuelle, toute personne devra s'attarder à la logique de l'argumentation. Ses règles vont permettre de quitter ce que Pierre Blackburn nomme le mode automatique, pour mieux développer le mode réflexif². C'est-à-dire arrêter de prendre un raisonnement « à première vue » pour plutôt s'y attarder rationnellement. On est alors plus à même d'examiner la structure d'une argumentation, d'éviter les pièges et d'évaluer avec justification une argumentation.

Pour explorer une idée, pour y entrer et la comprendre, il faut faire face à une énorme difficulté : *habiter* l'abstrait, le monde des idées, le temps de l'exploration. Cela peut durer longtemps, surtout si l'on s'attarde aux détails. Par exemple, l'idée de justice est développée par Platon dans un livre de plus de 500 pages.

Mais attention, ce n'est pas parce qu'une idée est longuement développée qu'elle est nécessairement vraie. D'ailleurs, en logique, nous parlerons rarement de vérité. Nous dirons plutôt qu'une idée, un concept ou un raisonnement est acceptable, c'est-à-dire convaincant ou non. Plus une idée respecte les règles de la logique de l'argumentation, plus elle sera acceptable. À l'inverse, plus elle enfreint les lois de la logique, moins elle sera convaincante.

¹ Hélène Laramée, *Introduction à la philosophie*, Éd. Chenelière Éducation, Montréal, 2013, p. 51

² Pierre Blackburn, *Logique de l'argumentation*, Éd. ERPI, Saint-Laurent, 1994, p. 9

« *La logique n'est pas une théorie, mais une image réfléchie du monde.* »

Wittgenstein

Aristote, le célèbre élève de Platon, sera le premier à officialiser le terme « logique » pour l'associer à ces règles qui font qu'un raisonnement est acceptable ou non. C'est dans son *Organon* qu'il développe cette théorie d'une logique formelle. À cette même époque, il y eut même des spécialistes de la logique et de la rhétorique qui vendaient leurs services : les sophistes. Leur art était à ce point développé qu'ils étaient pour la plupart capables de défendre une idée et son contraire. Comme s'il n'y avait pas de vérité, seulement des opinions plastiques, qu'on l'on peut transformer suivant nos désirs. Cette idée va même devenir l'objet de débats philosophiques. Y a-t-il des vérités (« au cœur inébranlable ») ou seulement des opinions humaines ? La véritable connaissance est-elle possible ou simplement relative ? Nous aborderons ces questions plus loin, avec Platon, le sophiste Protagoras et le philosophe Aristote.

Pour l'instant, revenons à la base, à ce qui permet à une idée d'être clairement appréciée, c'est-à-dire la logique.

« *Un des assistants lui dit : Prouve-moi que la Logique est utile. — Tu veux, lui dit-il, que je te le démontre? — Oui. — Il me faut donc te faire une démonstration? — D'accord. — Mais comment sauras-tu si je ne te fais pas un sophisme? Notre homme se tut. Tu vois, lui dit-il alors, que tu confimes par toi-même la nécessité de la Logique, puisque sans elle tu n'es même pas capable d'apprendre si elle est nécessaire ou si elle ne l'est pas.* »

Épictète, *Entretiens XXV*

La logique est une discipline complexe et très élaborée. C'est une science qui touche plusieurs disciplines et fait toujours l'objet de nombreuses recherches. Wittgenstein³ va même affirmer que : « *le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée* ». Certains spécialistes ont tenté de pousser très loin le lien entre langage, logique et rhétorique. En logique formelle, les phrases deviennent ainsi des équations mathématiques extrêmement complexes. En ce qui nous concerne, nous examinerons plutôt la logique informelle, ou logique de l'argumentation. Elle s'intéresse au lien d'inférence dans le langage en général et le langage de tous les jours. Apparue à la fin des années 1970, elle gagne en popularité notamment parce qu'elle est plus facile d'accès et donc pédagogique. Elle s'avérera un guide pratique pour bien voir la structure logique des raisonnements. Nos pensées prendront alors la forme d'un arbre (arbre logique) qui en illustrera efficacement la forme.

Je présenterai ces éléments de logiques comme une *théorie de l'argumentation*, où l'arbre sert à faire une démonstration rationnelle de la validité d'une idée principale (thèse).⁴

6.1 La proposition

Avant même de parler de règles logiques, il faut commencer par voir ce qu'est une proposition, dans la mesure où elle est le matériau de base d'un raisonnement. La proposition est au raisonnement ce

³ Wittgenstein (1889-1951) est un célèbre philosophe du langage né à Vienne et qui se passionne pour la logique.

⁴ Il existe beaucoup de théories de l'argumentation. Celle que je présente dans le cadre de cette logique informelle est un choix personnel. Pour en apprendre davantage sur les théories de l'argumentation, je recommande l'ouvrage de P. Breton et G. Gauthier, *Histoire des théories de l'argumentation*, aux Éd. La découverte, Paris, 2000. Il existe au Québec d'excellents guides pour comprendre la logique informelle. Je recommande par exemple la lecture de l'*Introduction à la philosophie* d'Hélène Laramée ou encore le très complet *Logique de l'argumentation* de Pierre Blackburn.

qu'une brique est à un mur de brique. Plus j'ajoute des briques, plus mon mur grandit. Plus j'ajoute des propositions, plus ma pensée est développée. Si ces briques tiennent ensemble grâce au ciment, alors les propositions d'un raisonnement tiennent ensemble grâce aux *connecteurs logiques*.

Une proposition est indécomposable. De la même façon que je ne peux couper une brique en deux (elle perdra toute sa force), je ne peux couper une proposition en deux (elle perdra tout son sens).

Pour terminer, une proposition est une déclaration sur le monde, une phrase déclarative. En principe, je pourrais toujours dire d'elle si elle est vraie ou fausse (si je possépais le savoir absolu). La proposition se démarque donc des deux autres types de phrases : les phrases exclamatives et interrogatives (dont je ne peux dire si elles sont vraies ou fausses, puisque par définition elles ne sont ni l'une ni l'autre). Aussi, la proposition est toujours incluse dans une phrase. Mais rien n'empêche de composer une phrase qui contiendrait plusieurs propositions.

Exemples :

A - « Le tableau est vert » est une proposition. Appliquons ce qui est dit plus haut à cette proposition. C'est une déclaration sur le monde (je déclare que le tableau qui est devant la classe est vert). Je ne peux la décomposer, puisque « Le tableau » n'est pas une phrase, cela ne déclare rien. Mais je peux l'intégrer dans une phrase, avec une autre proposition : « Le tableau est vert et la porte est rouge ». Dans ce dernier exemple, j'ai donc deux propositions (« Le tableau est vert » et « la porte est rouge ») reliées par le connecteur logique « et ».

B - « Dieu est grand » est également une proposition. C'est une déclaration sur le monde, et je peux dire, en principe, si c'est vrai ou faux. Bien entendu, certaines propositions sont plus difficiles à aborder sous l'angle de la vérité et de la fausseté. Cette proposition est délicate dans le sens où pour un croyant, elle sera définitivement vraie alors que pour un athée, elle sera soit fausse, soit, pour l'agnostique, indécidable. Un croyant qui affirme que Dieu est un esprit, le plus grand des esprits, dira donc que Dieu est un objet métaphysique. C'est-à-dire qu'il existe réellement, mais au-delà du monde physique (*méta*, au-delà de). Mais que l'on y croie ou non, cette phrase demeure une proposition puisque c'est une affirmation⁵ (je peux dire dans l'absolu si elle est vraie ou non).

C - « *Mon oncle Antoine* est un bon film » est également une proposition. C'est une déclaration sur le monde au même titre que « le ciel est bleu ». Seulement, il sera également difficile (voire impossible) de déterminer si c'est vrai ou faux. C'est un jugement de valeur, une question de goût. Pour certains, ce sera un excellent film, pour d'autres, non. Mais il n'en demeure pas moins que c'est bel et bien une proposition. Je peux *tenter* de déterminer si elle est vraie ou fausse⁶.

6.2 Les types de propositions

Les trois exemples que nous venons de voir nous forcent à constater que les propositions peuvent prendre des formes différentes. Nous dirons des « types » différents. « Le tableau est vert » concerne du concret, de la matière observable (un tableau) et l'expérience (mes sens). « Dieu est grand » ou « *Mon oncle Antoine* est un bon film » sont des propositions qui ne se vérifient pas avec les sens. Ainsi, en logique informelle, les propositions sont divisées en deux types : les propositions empiriques (exclusivement appuyées par les sens, l'observation...) et non-empiriques.

⁵ Une proposition peut aussi être négative : « *Les martiens n'existent pas* ».

⁶ Il est possible d'ajouter les jugements de goût, ou de préférence. Pour simplifier, dans ce livre, goût et préférence iront simplement dans l'ensemble « valeurs ».

Les propositions empiriques sont donc toutes ces déclarations sur le monde que je peux vérifier à l'aide de mes sens, de mes observations. C'est un jugement de fait. « Le tableau est vert » est un fait vérifiable. « Socrate était un philosophe » est également un fait vérifiable. Il est vrai que la proposition sur le tableau est vérifiable maintenant. J'ouvre les yeux et je constate. La proposition sur Socrate concerne un individu qui est mort depuis longtemps. Mais elle est tout de même vérifiable. Je peux lire sur lui, sur sa vie, des textes écrits par des gens qui l'ont connu, personnellement ou non.

Le critère de vérité d'une proposition empirique est la correspondance. C'est-à-dire que la proposition doit correspondre à la réalité pour être vraie. « Le tableau est vert » correspond-t-il à la réalité ? Si, en regardant le tableau, je constate que oui (n'entrons pas dans les nuances de vert ici), alors la proposition est vraie. Si on voulait couper les cheveux en quatre, ce que nous associons péjorativement parfois à l'activité philosophique, nous pourrions dire que le tableau est vert pour l'homme, mais gris pour un animal qui ne voit pas les couleurs.⁷ Ce qui nous ramènerait au relativisme. Dans l'absolu, le tableau est-il véritablement vert ? Mais laissons de côté cette question pour l'instant, car pour avancer et acquérir les bases de la logique, nous ne pourrons pas appliquer ces critères de vérité à la lettre. Nous devrons plutôt en saisir l'esprit.

Les propositions non-empiriques sont donc celles que nous ne pouvons vérifier à l'aide des sens. Pour être plus précis (ou couper un cheveu en quatre !), nous devons diviser ces propositions en deux. Les propositions non-empiriques, qui concernent les conventions (les définitions par exemple, ou les mathématiques), seront dites analytiques. Les propositions non-empiriques, qui concernent les jugements de valeur, seront dites valeur.

Les propositions analytiques se comprennent à l'aide de l'analyse des termes qu'elles contiennent. Par exemple, « un plus un est égal à deux » est une proposition analytique. Elle n'est pas empirique car elle ne correspond pas à un objet concret, observable par les sens. Je peux me promener en forêt ou ailleurs et chercher longtemps le chiffre 2, jamais je ne pourrai le voir ni le prendre avec mes mains. Le chiffre « deux » est un concept, qui est devenu une convention. En français, nous dirons tous qu'une unité jointe à une autre unité donne deux unités liées, et que cela porte un nom : « deux ». Donc, si je veux m'assurer que la proposition « un plus un égale deux » est vraie, je dois analyser chacun des termes, à l'aide d'un dictionnaire par exemple. « Un », « plus », « égale », « deux », sont des concepts, certes, mais qui sont connus, utilisés et présents dans les dictionnaires.

Les propositions analytiques sont souvent difficiles à saisir parce qu'elles concernent des concepts que nous côtoyons tellement qu'ils semblent concrets. Or, des termes comme « deux » ou « rectangle » n'existent pas empiriquement : ce sont des idées. Dire qu'« un rectangle est une forme géométrique plane à quatre côtés » ne décrit pas un objet réel, mais une définition. Pour le constater, il suffit de noter qu'une figure « plane » n'a pas d'épaisseur : nos sens ne peuvent donc la percevoir en tant que telle. Si je dessine un rectangle sur une feuille, il acquiert une épaisseur et cesse d'être l'idée pure.

Un autre exemple, moins mathématique, peut aider : « Une grand-mère est une femme dont les enfants ont eu des enfants ». Cela semble empirique, mais c'est analytique. Si l'on place deux femmes âgées devant nous, nos sens ne suffisent pas pour déterminer laquelle est grand-mère. Ce statut dépend d'une définition et d'une convention linguistique. Ainsi, la proposition est vraie par analyse des termes, non par observation.

⁷ Pour le philosophe, couper les cheveux en quatre ne peut pas être pris dans un sens péjoratif. De la même manière qu'un enquêteur qui doit découvrir la vérité va s'attarder au moindre détail de la scène du crime, de la même manière un philosophe va également s'attarder aux détails. Dans le but de définir le mieux du monde la réalité qu'il cherche à expliquer.

Les propositions de valeur sont sans doute celles qui seront le plus utilisées en philosophie. Ces propositions concernent les idées insaisissables par les sens (non-empiriques) et qu'aucun dictionnaire ne peut parfaitement définir. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de convention précise à leur sujet. Ainsi, analyser chacun des termes d'une telle proposition à l'aide d'un dictionnaire sera inutile. « *Mon oncle Antoine* est un bon film » est une proposition de valeur. Comment savoir ce qu'est un bon film ? Comment savoir si cette proposition est vraie ? Tout d'abord, cette proposition ne pourra pas être « vraie ». Tout au plus sera-t-elle acceptable. Mais je devrai sortir de la proposition pour en vérifier l'acceptabilité. C'est-à-dire que je vais devoir lire les autres propositions qui l'accompagnent. Un critique de film dans un journal, par exemple, pourrait nous expliquer en un paragraphe pourquoi « *Mon oncle Antoine* est un bon film ». Il pourrait nous parler du jeu des acteurs, de la qualité du scénario, etc. Mais le critique va devoir s'expliquer. Sans quoi son titre « *Mon oncle Antoine* est un bon film » ne nous dirait rien de bien précis.

6.3 Les raisonnements

Un raisonnement est une argumentation, c'est-à-dire que c'est une construction de propositions. Comme dans notre analogie du mur de briques, un raisonnement est un ensemble de propositions (briques) reliées entre elles par des connecteurs logiques (ciment). L'essentiel à comprendre, au départ, est qu'un raisonnement est toujours là pour soutenir une idée de base, une proposition fondamentale. Mais un raisonnement n'est pas nécessairement compliqué, ni long. Par exemple, dans le raisonnement « j'ai faim, donc je vais à la cafétéria », je n'ai que deux propositions : « j'ai faim » et « je vais à la cafétéria ». L'une est l'idée de base à défendre (« je vais à la cafétéria »), que l'on appellera « thèse » ou « conclusion » et l'autre (« j'ai faim ») est là pour soutenir l'idée de base. On appellera cette dernière une prémissse. Bien entendu, pour avoir un raisonnement, il faut absolument une thèse et au minimum une prémissse. Ainsi, nous avons dans cet exemple un véritable raisonnement comportant une thèse et une prémissse. Ces deux propositions sont réunies dans une seule phrase par un connecteur logique : « donc ».

Il existe en logique informelle deux types de connecteurs logiques : les indicateurs de prémissse (parce que, puisque, étant donné que, car, or, etc.) et les indicateurs de conclusion (donc, en conclusion, c'est pour quoi, par conséquent, il s'ensuit que, etc.).⁸ Nous dirons en logique que plus nous cherchons à être clair, plus nous allons utiliser ces indicateurs afin de bien identifier la prémissse et la conclusion. Si je dis « j'ai faim, je vais à la cafétéria », la thèse (l'idée de base) est moins facile à identifier car elle n'est plus précédée d'un indicateur de conclusion. Il faut aussi savoir que les propositions dans un raisonnement sont interchangeables. Nous pouvons toujours retravailler un raisonnement, le réorganiser. Notre exemple pourrait donc devenir : « je vais à la cafétéria, j'ai faim ». Mais puisque je veux être clair, je vais insérer un indicateur de prémissse devant la prémissse : « Je vais à la cafétéria parce que j'ai faim ».

Il faut toutefois être prudent avec les indicateurs de conclusion. Si j'en repère un, cela ne signifie pas nécessairement que je suis devant l'idée principale défendue dans le texte, c'est-à-dire la conclusion. Dans le raisonnement « J'ai faim, donc je vais à la cafétéria, donc je vais être en retard au cours », nous avons deux indicateurs de conclusion. Pourtant, un raisonnement ne peut normalement contenir qu'une idée de base à défendre (thèse). Il y a alors dans cet exemple un indicateur de conclusion qui sert à identifier la conclusion et un autre qui identifie une prémissse (une prémissse n'est toujours qu'une proposition qui appuie la thèse). Comment trouver la thèse alors ? Il faut procéder par essai-erreur. Je soupçonne dans cet exemple que la thèse est la dernière proposition de la phrase (« je vais être en retard en classe »). Alors, essayons de la placer en premier, et plaçons des indicateurs de prémissses devant les deux autres propositions : « Je vais être en retard en classe parce que je vais à la cafétéria parce que j'ai

⁸ Vous en trouverez une liste plus complète en utilisant ce chemin : [www.mondedesidees.com/Outils/Connecteurs logiques](http://www.mondedesidees.com/Outils/Connecteurs%20logiques).

faim ». En ayant ainsi reconstruit le raisonnement, je parviens rapidement à faire ressortir sa thèse et ses deux prémisses.

6.4 L'analyse du raisonnement

« *La logique remplit le monde : les limites du monde sont aussi ses propres limites.* »

Wittgenstein

Maintenant que nous voyons un peu mieux ce qu'est un raisonnement, il faut alors savoir l'analyser. En effet, lorsque l'on nous soumet un raisonnement, nous allons habituellement le juger, c'est-à-dire essayer de voir s'il est acceptable ou non. Pour ce faire, nous allons commencer par en faire la légende et le schéma. Ce sera un peu comme en faire une carte routière. Une fois illustré, il sera plus facile de voir la structure du raisonnement. Ensuite, nous allons voir trois critères d'analyse d'un raisonnement. Ces critères nous aideront à juger de l'acceptabilité (ou non) du raisonnement analysé.

6.4.1 La légende et le schéma

Lorsque vous avez devant les yeux une carte routière, vous pouvez voir une région et ses détails. Remplacer cette carte par une explication écrite pourrait nous engager dans une très longue lecture. La carte est donc un raccourci, une façon claire de voir rapidement l'organisation d'une région. Par contre, il y a sur une carte beaucoup de symboles difficiles à comprendre. Alors l'illustration seule de la région ne suffit pas, il faut une légende. Que signifie cette petite ligne noire et mince supportant une série de petits traits perpendiculaires ? En regardant la légende de la carte, je reconnais la ligne en question : *Chemin de fer*. La carte est pratique mais elle nécessite une explication. Elle s'accompagne donc toujours d'une légende.

Il en va de même avec l'analyse du raisonnement. Nous allons illustrer par un arbre la structure logique d'un raisonnement, mais il faudra au préalable en faire la légende.

Il existe en logique informelle plusieurs façons de procéder. Je vous en propose une inspirée des ouvrages de deux spécialistes sur ce sujet au Québec, Pierre Blackburn et Hélène Laramée. Prêts ? On y va.

Avant toute chose, nous allons devoir identifier la thèse du raisonnement à analyser. Nous avons vu que dans le raisonnement « Je vais être en retard en classe parce que je vais à la cafétéria parce que j'ai faim », la thèse est la proposition « je vais être en retard en classe ». Ce sera ici le point de départ de notre légende. Nous devons associer un symbole à cette thèse, qui sera (C), pour « conclusion ». Je peux ainsi commencer à écrire ma légende :

(C) Je vais être en retard en classe.

Il est primordial de commencer par retracer la thèse, sans quoi il serait impossible d'identifier les prémisses. En effet, comment distinguer ce qui est une prémissse de ce qui n'en est pas une si je ne connais pas la thèse ? C'est d'ailleurs ce qui rend certaines lectures si difficiles pour beaucoup d'entre nous. Quand je n'ai pas trouvé la thèse, je ne connais donc pas l'idée défendue. Alors chaque phrase qui arrive sous mes yeux semble avoir peu de sens. Est-ce la thèse ? Est-ce une prémissse qui défend la thèse ? Est-ce une proposition sans importance pour la thèse, qui ne fait que divertir le lecteur avant d'introduire une autre idée ? Ainsi, le secret pour une lecture réussie (et pour ne pas perdre notre précieux temps) est de commencer par identifier la thèse. Les propositions qui seront lues par la suite pourront facilement être identifiées par le lecteur comme étant utiles à la thèse (prémisses) ou sans lien avec la thèse (propositions sans importance, hors de la structure logique du raisonnement). Pour la

légende, une fois la thèse identifiée, il faut relire le raisonnement et trouver toutes les propositions qui appuient la thèse (les prémisses). Je pourrai alors associer un symbole à chacune d'elles. (P1) pour la première préphrase que je trouve, (P2) pour la deuxième, etc.

La légende de notre raisonnement donné en exemple sera alors :

- (C) Je vais être en retard en classe.
- (P1) Je vais à la cafétéria.
- (P2) J'ai faim.

La légende nous aide à éliminer l'inutile et à conserver uniquement la structure, le squelette du raisonnement. Si le raisonnement était « Salut Maxime, c'est vrai qu'il fait froid aujourd'hui. En passant, je vais être en retard en classe parce que ... », nous voyons tout de suite que la proposition en début de phrase ne sera pas dans notre légende puisqu'elle n'appuie aucunement la thèse. « C'est vrai qu'il fait froid aujourd'hui » est une proposition, mais ce n'est pas ici une préphrase⁹.

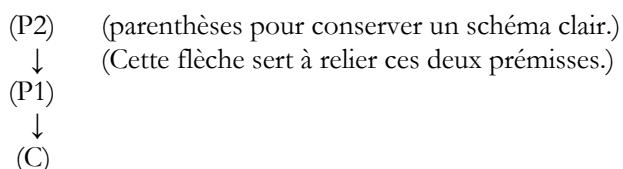
Une fois que nous avons trouvé la thèse d'un raisonnement et ses prémisses, nous avons fait une bonne partie du travail. En effet, la thèse et ses arguments bien identifiés sont essentiels à l'analyse du raisonnement, mais ce n'est pas suffisant. C'est un peu comme si nous n'avions que la légende d'une carte routière sans la carte. Pour aller plus loin, il nous faudra alors faire le schéma, c'est-à-dire la « carte » du raisonnement. Ce schéma nous permettra de voir la structure logique du raisonnement. Nous allons alors préciser les liens entre les propositions du raisonnement.

Il faut commencer par placer la thèse en bas de l'arbre, comme si elle en était les racines.

(C)

Ensuite, nous allons placer au-dessus de cette thèse l'argument qui l'appuie directement. Pour procéder, nous allons essayer de trouver cette préphrase à l'aide d'indicateurs logiques (donc, parce que...). Pour placer un « parce que » devant une préphrase, on peut poser la question « pourquoi » après ce que cette préphrase devrait normalement appuyer. Autrement dit, si je place un « pourquoi » après la thèse, la réponse à ce « pourquoi » devrait normalement être cette préphrase que nous cherchons, celle qui appuie directement la conclusion. Une fois trouvée, nous pourrons placer cette préphrase directement au-dessus de (C). Ici, en appliquant cette technique à notre exemple, nous aurons : « Je vais être en retard en classe ». Pourquoi ? Parce que « je vais à la cafétéria ». Pourquoi ? Parce que « j'ai faim ».

Nous avons maintenant plus d'information. Non seulement nous savons quelles sont les prémisses et la thèse, mais nous savons également ce qui appuie quoi. (P2) appuie (P1), et (P1) appuie la thèse. Dans notre arbre logique, (P1) sera donc au-dessus de (C), et (P2) sera au-dessus de (P1). Ce qui donnera :



Cette flèche vers le bas signifie : « donc ». Si elle pointe vers le haut elle signifie « parce que ». Nous avons maintenant tous les éléments nécessaires pour lire la structure logique du raisonnement. Je vais ici décoder la carte avec vous. Notre schéma se lit donc comme suit :

⁹ Un peu de pratique vous aiderait à y voir plus clair ? Essayez de faire la légende de ce raisonnement : <http://www.mondedesidees.com/exercice-de-legende> (<http://www.mondedesidees.com/Pense.aspx?id=7794>)

(P2) = « J'ai faim »
 ↓ = donc
 (P1) = « Je vais à la cafétéria »
 ↓ = donc
 (C) = « je vais être en retard en classe ».

Nous avons fait une lecture de cet arbre du haut vers le bas. Les flèches se lisaient alors comme des indicateurs de conclusion (donc). Mais nous pourrions aussi lire l'arbre du bas vers le haut. Les flèches pointant vers le haut seraient alors des indicateurs de prémisses (parce que).

(C) « Je vais être en retard en classe », ↑ « parce que », (P1) « je vais à la cafétéria », ↑ « parce que », (P2) « j'ai faim ».

Un arbre fonctionne donc par étage. Dès qu'une prémissse vient en appuyer une autre, elle sera un « étage » (ou une branche) au-dessus d'elle. Mais il se peut aussi que deux prémisses soient sur le même étage, c'est-à-dire qu'il est possible que deux (ou plusieurs) prémisses appuient de la même façon une proposition (avec la même pertinence). Ces prémisses seront alors liées ou convergentes, et l'on indique ce lien dans le schéma à l'aide d'un signe « + ».

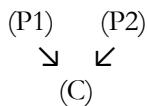
Sans s'en rendre compte, un arbre se dessine à chaque fois où l'on avance des arguments pour défendre une idée. En logique, on peut donc affirmer cette jolie idée : penser, c'est faire pousser un arbre.

Prémisses convergentes (indépendantes)

Commençons par examiner ce premier cas de figure pour expliquer ce qu'est une prémissse convergente.

- (P1) Il fait soleil.
- (P2) Il n'y a pas de nuages dans le ciel.
- (C) Il fait beau.

Ici, (P1) n'appuie pas (P2). En effet, il pourrait faire soleil et en même temps il pourrait y avoir quelques nuages dans le ciel. En réalité, pour nous convaincre qu'il fait beau, l'auteur du raisonnement tient à nous présenter deux prémisses, deux « preuves » qu'il fait beau. Donc (P1) et (P2) devraient, dans un schéma, être sur le même étage. Puisque ces deux prémisses appuient directement la thèse, alors les deux doivent figurer directement au-dessus de la thèse. Mais comment placer les flèches du schéma ? Si les prémisses sont convergentes, alors chaque prémissse aura sa flèche qui conduit (« donc ») à la thèse. On dira alors que chaque prémissse converge (indépendamment les unes des autres) vers la conclusion. L'arbre de ce raisonnement donnera ceci :



On peut donc lire l'arbre de cette façon : Il fait soleil, donc il fait beau. De plus, il n'y a pas de nuages, donc il fait beau. (P1) est indépendante de (P2). Donc (P2) n'est pas absolument nécessaire pour que (C) soit acceptable. C'est d'ailleurs l'avantage d'un tel raisonnement dont les prémisses sont convergentes. Admettons que (P2) ne soit pas acceptable, puisqu'à bien y regarder, il y a là-bas à l'horizon quelques nuages blancs. Si (P1) est valide mais que nous n'acceptons pas (P2), nous pouvons quand même accepter le raisonnement. En effet, si la thèse est supportée par une prémissse acceptable, elle demeure alors acceptable. Ce qui n'est pas le cas avec des prémisses liées.

Prémisses liées (dépendantes)

Une prémissse liée est une prémissse qui, pour appuyer une proposition, est dépendante d'une autre prémissse (ou de plusieurs autres prémissses). Pour illustrer ce cas, visitons un classique dans le genre.

- (P1) Tous les hommes sont mortels.
- (P2) Socrate est un homme.
- (C) Socrate est mortel.

Ici, il faut commencer par bien voir que (P1) est liée à (P2). La meilleure façon de s'en rendre compte, c'est de tenter de lire le schéma de ce raisonnement comme si ces deux prémissses n'étaient pas liées mais bien convergentes.

Ainsi nous avons : (P1) Tous les hommes sont mortels, donc (C) Socrate est mortel. Cela fonctionne-t-il ? Pourquoi l'auteur du raisonnement a-t-il tenu à préciser que Socrate était un homme ? Imaginons que Socrate est le nom que je donne à ma bille porte-bonheur que j'ai toujours dans la poche. Avec seulement (P1) et (C), un ami pourrait me dire que non, ma bille Socrate n'est pas vivante, donc elle ne peut pas être mortelle.

L'auteur du raisonnement a donc voulu éviter ce genre d'ambiguïté et aussi a-t-il tenu à préciser que le Socrate dont il parle ici n'est pas une bille mais bien un être humain : (P2) Socrate est un homme. Il faut alors lire ce raisonnement ainsi : Tous les hommes sont mortels et, soit dit en passant, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. Contrairement à notre exemple précédent, où les prémissses étaient convergentes, (P1) et (P2) sont ici liées. C'est-à-dire que (P1) ne peut appuyer (C) que si (P2) est là. C'est pourquoi (P1) et (P2) seront sur le même étage, puisqu'ils appuient (C) de façon équivalente. Comment illustrer ce genre de raisonnement dans un schéma ? Il faudra lier les prémissses à l'aide du symbole « + ». Nous allons également souligner les prémissses liées. En effet, puisqu'il est possible de trouver sur un même étage des prémissses liées et des prémissses convergentes, alors souligner les prémissses qui sont liées aidera à garder le schéma clair. Cela donnera :

$$\begin{array}{c} \text{(P1)} + \text{(P2)} \\ \downarrow \\ \text{(C)} \end{array}$$

Schémas complexes

Bien entendu, il n'y a pas de limite à la complexité ou à la longueur d'un raisonnement. Généralement, plus nous voulons préciser une idée, plus nous allons lui ajouter des prémissses (des explications). Chaque prémissse pourra à son tour être précisée par d'autres prémissses au-dessus d'elle. Nous avons donc quatre types de schémas : le schéma à prémissse unique : (P1), donc (C) ; le schéma à prémissses convergentes : (P1), donc (C) et (P2), donc (C) ; le schéma à prémissses liées : (P1) et (P2), donc (C) ; et, finalement, le schéma complexe, dans lequel tous les types de schémas se mélangent.

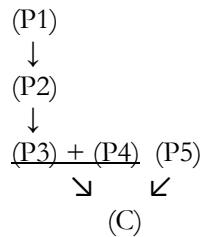
Ainsi, je pourrais avoir :

Légende :

- (P1) J'ai faim.
- (P2) Je vais aller à la cafétéria.
- (P3) Je vais être en retard au cours.
- (P4) Je vais manquer des explications philosophiques forts intéressantes.

- (P5) Je pourrais aussi me cogner le nez à mon arrivée en classe contre une porte barrée.
 (C) Je me retiens et vais aller manger à la pause !

Schéma :



Essayons maintenant de lire dans un texte continu ce schéma, à l'aide de sa légende. Les symboles (flèches et +) seront remplacés par des connecteurs logiques, que je souligne. Notez que le symbole « + » peut être remplacé *le plus souvent* par un « mais » ou un « et »¹⁰.

« J'ai faim, donc je vais aller à la cafétéria. Par conséquent, je vais être en retard au cours, mais je vais manquer des explications philosophiques fort intéressantes. Aussi, je pourrais me cogner le nez à mon arrivée en classe contre une porte barrée. Donc je me retiens et vais aller manger à la pause. »

L'inférence, induction et déduction

Toute cette image de l'arbre logique, des prémisses (branches) à la thèse (tronc, racines) se résume par le terme *inférence*. C'est-à-dire *arriver à une proposition générale à partir de propositions valides*. On y arrive avec des opérations mentales comme l'induction logique ou la déduction logique.

Par *induction* on entend cette opération qui consiste à chercher une proposition générale (universelle) à l'aide de propositions particulières. (Ce chat a quatre pattes, celui-là également, ainsi que celui-ci, donc tous les chats ont quatre pattes.) On en trouve beaucoup d'exemples chez Socrate. L'induction en arbre sera représentée par des prémisses convergentes, donc indépendantes les unes des autres.

Par *déduction* on entendra ici cette opération qui consiste à soutenir la vérité d'une thèse par l'addition de deux propositions, l'une générale (de type « tous les A sont B ») et l'autre particulière ou générale. Aristote donne le nom de syllogisme à cette opération. Notre exemple donné plus haut pour expliquer ce que sont des prémisses liées illustre exactement le syllogisme déductif : tous les hommes sont mortels (prémissse universelle) et Socrate est un homme (prémissse particulière) donc Socrate est mortel (nouvelle idée dont la validité tient à la vérité des 2 prémisses qui la soutiennent).

Nous avons maintenant toute l'information nécessaire pour analyser la structure logique d'un argument. Toutefois, il est rare dans la vie que l'on ne s'attarde qu'à analyser un raisonnement. Nous allons donc aussi le *juger*. Dans une enquête sur le réel, on explore, certes, mais il faut aussi juger ces raisonnements que l'on analyse. C'est un geste que nous faisons sans cesse, sans même nous en rendre compte. Pour peaufiner notre autonomie intellectuelle, il faut maintenant comprendre comment un raisonnement peut être acceptable ou non.

¹⁰ Pour parler le langage de la grammaire, ces mots qui lient des propositions (et, mais...) sont le plus souvent des conjonctions de coordination. On retrouvera également des adverbes et locutions (cependant) et prépositions (malgré).

6.4.2 Les trois critères d'analyse d'un raisonnement

Il existe une façon simple et efficace pour juger un raisonnement. Il s'agit de le soumettre à trois critères. Si le raisonnement que j'analyse échoue à l'un de ces trois critères, je pourrai alors le considérer comme faux ou, du moins, non acceptable d'un point de vue logique¹¹.

A) L'acceptabilité des prémisses

Bien entendu, il faudrait que les prémisses du raisonnement soient acceptables. Lors de l'application de ce critère, nous allons tout simplement nous assurer que nos prémisses respectent le critère de vérité qui leur correspond.

Dans le cas de prémisses empiriques, ces prémisses devront donc correspondre à la réalité. Par exemple, la proposition « Le ciel est sans nuage » sera vraie si et seulement si, dans la réalité, le ciel est réellement sans nuage. Dans le cas de prémisses non-empiriques de valeur, les prémisses ne seront pas vraies mais bien acceptables si et seulement si elles ne se contredisent pas (critère de non-contradiction). Par exemple, la proposition de valeur « Mon oncle Antoine est un bon film » sera acceptable si et seulement si les prémisses qui l'appuient sont cohérentes, c'est-à-dire s'il n'y a pas de contradiction entre elles.

Il faudra toutefois être prudent dans l'application de ces critères. Nous avons vu plus haut que lorsque nos prémisses sont convergentes, il est alors possible d'accepter une idée (« Il fait beau ») avec une seule prémissé sur deux :

- (P1) Il fait soleil : prémissé vraie
- (P2) Le ciel est dégagé : prémissé fausse, car il y a quelques nuages au loin.

Ainsi, dans un tel cas, même si (P2) ne correspond pas à la réalité, nous pouvons encore accepter la thèse puisqu'elle est appuyée par au moins une prémissé vraie, (P1).

B) La pertinence des prémisses

Un rapport clair doit pouvoir être établi entre une prémissé et ce qu'elle supporte. Nous avons parfois la fâcheuse habitude de prendre des raccourcis logiques et de mélanger les sujets dans nos raisonnements afin de convaincre plus rapidement. Il peut aussi arriver que cela soit fait exprès. Regardons cet exemple inspiré d'une publicité :

- (P1) Brad Pitt porte une montre *Tag Heuer*.
- (C) Il est évident que ce sont de bonnes montres à acheter !

Il est souvent pratique pour les entreprises en publicité d'utiliser de tels raccourcis logiques. Il est démontré qu'il est plus efficace d'utiliser une tête bien connue (et, idéalement, qui suscite l'admiration) pour vendre un produit que de se lancer dans de grandes explications rationnelles. En effet, dans l'autobus, voir l'image de Brad Pitt avec sa *Tag Heuer* au poignet retiendra plus l'attention que si la compagnie avait écrit sur ce même panneau publicitaire une série d'arguments scientifiques faisant la promotion de cette montre. Pourtant, il y a ici un énorme problème logique, un problème de

¹¹ En effet, un raisonnement ne sera ni vrai ni faux. Mais la proposition d'un raisonnement, elle, pourra l'être, comme nous l'avons vu plus haut pour une proposition empirique.

pertinence. Du point de vue de la logique de l'argumentation, il ne faudrait pas accepter cet argument. Voici pourquoi.

Brad Pitt est un acteur célèbre, c'est d'ailleurs lui le poids lourd de l'argument étudié ici. Ce comédien a donc beaucoup d'autorité, c'est vrai. Mais il n'a pas d'autorité dans le domaine qui nous intéresse ici, les montres. (P1) n'est donc pas pertinent. Si l'on disait que Brad Pitt avait beaucoup aimé tel film et que, sur la base de ce fait, on nous encourageait à aller voir ce film, l'argument serait déjà plus convaincant. Ayant beaucoup d'autorité dans ce domaine, le simple fait que Brad Pitt ait aimé ce film pourrait peut-être faire en sorte que nous soyons convaincus. Néanmoins, ce serait un peu court comme argumentaire publicitaire... Mais ici, que cet acteur soit l'un des plus reconnus dans son domaine ne garantit en rien qu'il ait un jugement critique dans le domaine de l'horlogerie. Peut-être a-t-il choisi cette montre au hasard, ou parce qu'il la trouvait belle ? Peut-être la porte-t-il parce qu'on le paie pour le faire ?

Pour que cette publicité soit un raisonnement valide, il faudrait modifier sa prémissse ou lui en ajouter une. Par exemple, le raisonnement suivant serait déjà plus acceptable : « Brad Pitt ne porte que des montres *Tag Heuer* et, peut-être ne le saviez-vous pas, mais Brad Pitt est diplômé en horlogerie avant de devenir comédien. » Je doute que ce soit vrai, mais si ce l'était, alors les prémisses seraient acceptables et pertinentes.

Ainsi, le premier critère ne garantit en rien la validité d'un raisonnement. Il est peut-être vrai que Brad Pitt porte une *Tag Heuer* (acceptabilité des prémisses), mais il n'y a aucun lien direct et crédible entre (P1) et (C). On dira alors que (P1) est acceptable, mais non pertinente. Beaucoup de gens s'arrêtent au premier critère et tombent dans les pièges publicitaires. Il faut demeurer critique jusqu'au bout, il faut s'assurer que les trois critères sont rencontrés.

C) La suffisance des prémisses

Un argument peut contenir des prémisses acceptables et pertinentes, mais non-suffisantes. Examinons le raisonnement suivant :

- (P1) Dès mon arrivée à Montréal, le préposé du métro a été bête et désagréable avec moi.
- (P2) Ensuite, dans le taxi, le chauffeur a été bête et désagréable avec moi.
- (P3) Ce n'est pas tout : au dépanneur, le commis a été désagréable et sans sourire !
- (C) Croyez-moi, les Montréalais sont bêtes, désagréables et sans sourire.

Ce raisonnement semble acceptable puisque les trois prémisses, toutes empiriques, donc vérifiables, pourraient être vraies. De plus, elles sont pertinentes. C'est-à-dire que si j'avais à prouver que les Montréalais sont désagréables, il ne serait pas hors propos de donner des exemples de Montréalais désagréables. Mais vous conviendrez que trois exemples sur 1.7 millions d'habitants, c'est bien peu. C'est trop peu ! Ce raisonnement souffre donc d'un problème de suffisance des prémisses.

6.5 Conclusion

Alors cette logique de l'argumentation vous permettra maintenant un nouveau regard sur les idées des autres, et sur vos propres idées : une autonomie intellectuelle. Désormais vous pouvez, en examinant une idée, en quittant le mode automatique pour le mode réflexif, retracer sa thèse et trouver les prémisses qui l'appuient ; en représenter la structure logique à l'aide d'un schéma ; le juger à l'aide des critères d'évaluation d'un raisonnement ; et le disqualifier s'il s'agit d'un sophisme. Qu'est-ce qu'un sophisme ? Un sophisme est un raisonnement qui semble valide, mais qui n'est pas acceptable d'un point de vue logique. Dans le prochain chapitre, nous allons examiner en détails certains de ces sophismes, qui sont de véritables pièges à penser.



Si vous souhaitez tester votre compréhension de ce chapitre, essayez de répondre aux 10 questions à choix de réponse sur notre site Internet www.explorateursidees.com

